QUE NE SOIT VENT CE SOUFFLE...

Que ne soit vent ce souffle sur les torches
blondes du rivage, ce nid de filles pour l'amour,
ce creux des anses pour l'espoir. Qu'il ne soit
vent ce long murmure sur le saisir de l'algue
le mystère, la verte salaison des tamaris à la
chute des terres ! Car il nous vient en théorie
des ombres de voiliers par le travers et leur
quête d'escales sous des ailes de prédateurs. Mais
qu'une haute brise son mouvement porté au large
éloigne les conquêtes, le plain-pied sur nos terres !
Nous étions paix venue des trames d'un
haut âge sur des chemins de profonde vertu, une
tendresse de modèle malgré les cris. Nous étions
peuple dans le peupler des monts nos regards sur
la mer. Nous étions peuple en nos torrents et
nos tutelles des racines.
Qu'elle ne me dise la compagne telle erreur.
Qu'elle n'ait à dire le failli de notre être. De
nos lectures communes qu'il en soit tout un profil
serein dans l'inquiétude. Notre devoir à l'autre.
Projet de géniteurs dans le profil de l'autre
un parfum saumâtre d'héritage. Qui, en ce jour,
et pour le dire avec la dimension irréversible
du vouloir ? Mais sans doute qu'importe.
Par plus d'une épousaille nous avons mariage. Et
notre mer. Et n'avons crainte d'être proie.
N'ai-je parlé de ce parfum saumâtre d'héritage ?
Alors était-ce enfin pour ces deniers luminescents de
notre sel ?

Ce parler de saumure implique les confits. Nous avons sel. Et le chemin voulut que ce fut en partage.

Nous avons gloire aussi en tous nos carrefours par des hommes debout. Et des hommes debout pour que l'autre en soit tel.

Et rien, ou si peu rien infirmer l'inventaire.

Elle est si peu la prétention qu'elle n'ait couleur de vague pour l'accueil. Sachez qu'il est ici des essences croisées et de pure substance.

Vous lèverez, certains, mes yeux sur les lisières, vous lèverez vos yeux, certains. Et nous serons pour voir du lieu lucide. Quant aux lisières il restera pour le chercheur nuance et pour avoir été ce chercheur, tout ce parcours.

Il est des femmes en nos lieux pour nos invocations. Il est des femmes en ces lieux pour toutes certitudes, la tendresse compagne en toutes ses rigueurs. Et n'était-ce par elles tout ce terme à l'errance ?

Mais que dis-je et pour quelle réponse ?

Pour s'éloigner des courtoises demeures oser encore m'en aller aux rencontres.

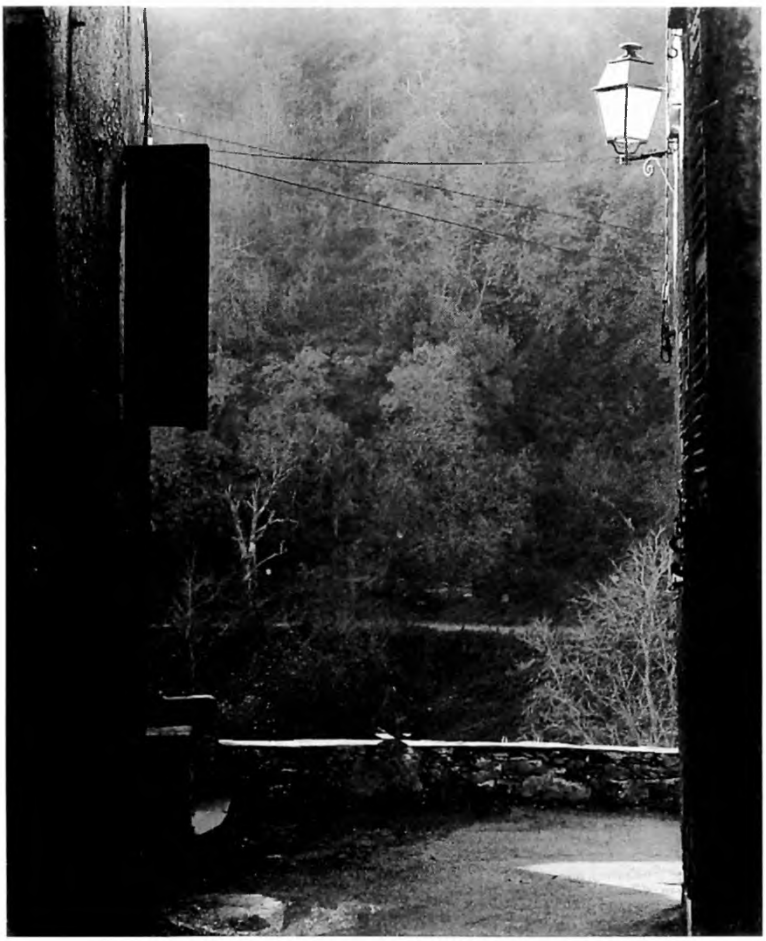
« Je te parle du vent compagne dans mes jours, je te parle du vent dans ses démolitions, je te parle du vent la crainte des toitures pour ceux qui n'avons toit qu'à craindre l'aventure... »

Il vient une réponse au parler féminin suave en ses odeurs d'aisselle sous les actes. Et de ces cœurs au battre frémissant comme un sursaut une équation poignante en nos divagations :

« Je te parle du vent, toi l'homme, pour le plaid, toi l'homme qui t'en vas au demeurer des choses et te dire cette paix qui nous vient du regard... Mais irons-nous enfin à ce partage, à ces balises palpitantes du chemin ?... Tu sais les filles nues, nues comme notre terre, nues comme notre cœur sous ces habits de mauve enseveli. Et tu sais le vivace... Tu sais aussi mon ventre et n'est

système ton venir, ton respirer... Quand j'étais ta
génisse ton espoir cette incroyable persistance...
Et fut-il crois-tu cet instant qui domine ? Et
ce n'importe qu'il nous fit et fit le reste.
Fut-il l'instant de l'angoisse du toit ?
Tes yeux ce jour embrassent des rivages leur négoce
s'allant à d'autres horizons comme feux crépitant
aux crêtes sombres des collines dans le soir. Que
n'ait sur ton regard emprise la bourrasque en
ses torrents crépusculaires, en ses délires de nécropole... ! »
Que dire alors en ce moment qui s'en veut
être un moment pour l'histoire dans l'avoir mis les
dents sur l'entame du songe ?
Tout serait-il niché au vague du refus ? Au
refus pur et simple sans savoir ?
Mais tout un vrai sel pour autrui et tout
un sel pour les autres.
Une infime faiblesse de clairière, une infime
faiblesse pour l'ouïe comme ces nappes claires sur
nos tables et notre aller inquiet sur nos lieux de
lumière. Et quelques paumes présentées et
quelques paumes retournées par pure invocation
du signe des cueillettes...
Qu'il ne soit vent qui du sel nous
éloigne et ne soient puits à sec pour nos soifs... !
Quelques houles en nos cœurs que pâtres nous
dirigent, ce goût amer de l'algue perse sur
la rive, ce goût amer et rémanent de résidus... !
Ces lourds relents de la naphte vomie du ventre
des navires à leur gré en leur lent cabotage... !
Qu'il ne soit vent pour toutes les sombres
étrennes du savoir, mais vent de mer pour nos
puits et nos luzernes... ! Point de locustes sur
nos terres, point de locustes en retour ! Et qu'il
n'en soit à jamais que mémoire !
Et point ce rire de maraude venant griffer
nos marbres ! Celle-ci est terre de main morte qui
ne met table pour lavure. Elle ne fut terre
de siccité !

d'un autre âge, pour venir battre aux tempes
de ces hommes surgis, ces lapidaires du mémento.
De hautes mers sur nos cimes, de hautes
mers sur nos cœurs, serait-ce pour l'outrage ?
Serait-ce voix de mêlécasse pour l'injure à
l'homme juste sur sa terre ?
Nous avons soin de nos menuises qui sont
arbres, de nos regains au creux de nos vallons
sans mesurer.



JEAN HARIXÇALDE